

A PROPOS DE ETXENIKA: Y A-T-IL EN TOPONYMIE BASQUE DES TRACES DU NUMÉRAL ARCHAÏQUE * IKA?

Jean-Baptiste Orpustan
Agrégé de Lettres
Docteur d'Etat (Etudes Basques)
Université de Bordeaux III

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Les termes précédés d'une astérisque (*) sont inusités comme tels dans la langue basque moderne; leur existence en basque ancien se déduit de leur présence dans des mots apparemment composés de la langue actuelle (reconstruction interne), et de la comparaison du basque avec d'autres langues qui ont été ou ont pu être en relation avec lui (reconstruction externe).

1. La numération basque archaïque selon Yu. VI. ZYTZAR

Pour tous les Basques actuels, "un" se dit *bat*; mais autrefois, à une époque difficile à déterminer, ce dut être **ika*. Voici, en résumé, comment le linguiste géorgien Yu. VI. Zytsar présente la numération basque archaïque dans un article paru dans *Iker 2*, publié par l'Académie Basque en hommage à Pierre Lafitte (Yu. VI. Zytsar, "Los numerales del vascuence (problemas etimológicos", *Iker 2*, pp. 709-729).

Il apparaît en fin de compte, selon l'auteur, que les onze premiers numéraux basques actuels (de 1 à 11) viennent de cinq sources et sans doute cinq époques distinctes: 1.° du "proto-basque" ou basque archaïque (**ika* "un"; **zor* "deux"; *bortz* "cinq"; *hamar* et **atzi* "dix"); 2.° d'une dérivation basque à partir de ces anciens nombres (*zortzi* "huit"; *bederatzi* "neuf"; *hamai-ka* "onze"), 3.° de termes basques mis pour remplacer des éléments devenus archaïques ou ayant changé de sens (*bat* pour "un", et peut-être *bortz* pour *hamac* voir plus loin), 4.° d'une langue indo-européenne archaïque (*laur* "quatre"), 5.° d'une langue indo-européenne pré-latine (*bi* "deux"; *hirur* "trois"; *sei* "six"; *zazpi* "sept").

Il résulte de cette reconstruction que le basque avait constitué sa numération avant sa rencontre avec le latin, et qu'aucun nombre basque n'est directement issu du latin, et, *a fortiori*, d'une langue romane.

Considérons à présent ces nombres un à un, de 1 à 11.

1 pour “un”, l’ancien **ika* (ou **eka*?) se perpétue dans *hamaika* “onze”, ou *hamar* (“dix”) et *ika* (“un”), comme *hamabi* “douze” est *hamar et bi* (“deux”), *hamairu* “treize” *hamar et hiru* “trois” etc... Un jour *bat*, d’abord adjectif signifiant “seul, isolé”, sens que rappellent ses dérivés modernes *bakar* “seul, unique” et *bakoitz* “chacun” aujourd’hui, mais “isolé, dernier” en basque plus ancien, a pris la place de **ika* en tête de la numération. Son autre dérivé *bedera*, de valeur aujourd’hui distributive “un pour chacun”, est présent dans *bederatzi* “neuf” (voir plus loin).

2 “deux” était d’abord **zorr*, mot signifiant aujourd’hui “dette”, mais dont l’ancienne valeur numérale est conservée dans *zortzi* “huit” (voir plus loin). Comme **ika*, l’ancien **zorr* a laissé sa place, avant l’ère latine, contrairement à ce qui a été dit parfois, à *bi*, emprunté à une langue indo-européenne pré-latine.

L’étude de Yu. VI. Zytsar ne s’arrête pas à la forme longue *biga*, où il serait intéressant de voir une analogie avec **ika* (comparable à celle que la consonne initiale fait entre *bat* et *bi*), et qui a donné, semble-t-il, le système ordinal à partir de *bigarren* “deuxième”, puis *hirugarren* “troisième” substitué à l’ancien *heren* (dans *herenegun* “il y a deux jours” soit “le troisième jour en comptant aujourd’hui”), *laugarren* “quatrième” de même pour *laurden* (aujourd’hui “quart”, qui était en français ancien “quatrième”) etc... *Lehen*, aux deux sens de “premier” et “autrefois”, demanderait une autre analyse.

L’invention des deux premiers numéraux est l’étape la plus ancienne de la numération dans toutes les langues primitives (si tant est que l’expression “langue primitive” ait un sens concret, même approximatif).

3 *hiru(r)* pour “trois” viendrait, comme *bi*, d’un indo-européen ancien, au prix de quelques transformations phonétiques; mais on ne trouve pas trace d’un numéral autochtone, qui, selon toute apparence, aurait pourtant existé, comme dans la plupart des langues comparables au basque.

4 *lau(r)* pour “quatre” demande une analyse particulièrement complexe, en raison notamment de ce que le même mot a parfois servi à désigner 4 et 8 (comme, on le verra plus loin, 5 et 10). En résumant beaucoup, on peut dire que plusieurs langues, dont le basque, ont pu emprunter le quatrième numéral à une langue proto-indo-européenne: le protokartvélique **arwa* et le sémitique **arba* donnent une idée de ce qu’a pu être une des formes d’où est issu le basque *lau(r)*.

5 soit *bortz* pour “cinq” (et par une évolution phonétique récente dialectalement *bost*), doit être autochtone et ancien, bien que *hamar* (aujourd’hui “dix”) ait pu aussi être utilisé pour 5, selon la dénomination identique des nombres redoublés.

6 et 7 se disent *sei* “six” et *zazpi* “sept”, apparentés aux monts latins *sex* et *septem*; ils ne devaient pas avoir de nom particulier dans l’ancienne numération basque, et procèdent, comme les mots latins, d’une langue indo-européenne pré-latine.

8 *zortzi* pour “huit” et 9 *bederatzi* pour “neuf” sont des composés anciens de **atzi* “dix” avec **zorr* “deux” et *beder(a)*, dérivé de *bat* “un”. Dans plusieurs langues, comme en basque, 8 et 9, quelquefois aussi 7, ont été faits en partant du nombre 10, de même que 4 et 6, parfois aussi 7 et 3, l’ont été à partir de 5.

10 “dix” s’est dit **atzi* et (*h*)*amar*, ce dernier seul ayant persisté. Diverses langues ont deux noms pour “dix”: l’un (basque archaïque **atzi*) regardant vers les numéraux inférieurs (de 7 à 9), d’où *zortzi* et *bederatzi* en basque, l’autre (basque *hamar*) vers les numéraux supérieurs à 10, d’où *hamaika* “onze”, *hamabi* “douze” etc...

Dans certaines langues les noms de “cinq” et de “dix” ont été échangés. Il se peut que la basque *hamar* ou *amar* (zones dialectales ayant perdu l’aspiration), qui a une grande analogie phonétique avec *abar* “branche, corne” (*adar* semble être une variante dialectale), en soit précisément issu: c’est la main, métaphoriquement figurée par le nom de la branche *abar*, puis les deux mains, qui donnent le nom de “cinq”, puis de “dix”.

L’analyse passionnante de Yu. Vl. Zytsar, qui cite beaucoup de travaux dont ceux de Trombetti, Tovar, Polge (étude sur le “googol” ou “numération minimale” propre à chaque langue), nous plonge ainsi dans la nuit plusieurs fois millénaire du proto-basque. Elle demande évidemment à être considérée autrement que sous la forme de ce résumé sommaire et approximatif. Et il faudrait notamment repérer tout ce qui, dans la langue actuelle, représente des vestiges de ces valeurs numérales primitives: comme la tendance à faire de 10 (et de 5), du fait de leur abstraction quantitative, des équivalents de “beaucoup”, présente dans l’expression méridionale *eta abar* “et coetera”.

2. LA TERMINAISON *-IKA* DANS LES TOPONYMES ANCIENS

Les toponymes basques anciens terminés par *-ika* sont surtout localisés dans les zones méridionales et occidentales (Alava et Biscaye), sauf précisément *Etxenika*. Avant de proposer d’y lire un éventuel numéral archaïque **ika*, il faut tenter de lever plusieurs obstacles.

Actuellement, le basque commun antépose les numéraux, à l’exception de *bat* “un” (peut-être entraîné en post-position par sa valeur de “déterminant indéfini”, comme “un” roman, analogiquement au suffixe de détermination définie *-a*), et aussi dialectalement *bi* en zone méridionale. A côté de *hiru(r)* *etxe* “trois maisons”, *lau(r)* *etxe* “quatre maisons” etc..., on dit *etxe bat* “une

maison” et par endroits *etxe bi* “deux maisons”. Mais il se peut que ce soient là des vestiges de numérations archaïques post-posées, comme dans les toponymes anciens à *-ika* terminal. Inversement, les toponymes comme *Goienetxe*, *Barrenetxe* peuvent nous fournir, par comparaison, des exemples d’antéposition de l’adjectif superlatif (qui se fait avec la désinence *-en* du génitif possessif, normalement antéposé).

Un deuxième obstacle est d’ordre sémantique. La post-position de *bat* peut aussi découler de son ancien statut d’adjectif, selon l’explication proposée par Yu. Vl. Zysar. En ce cas, celle de **ika se* conçoit moins bien à première vue. sauf cependant si **ika* avait échangé avec *bat* les anciens emplois et valeurs de qualificatif de ce dernier mot, “seul, isolé, séparé, dernier etc.”, dont un toponyme médiéval composé avec *bakoitz* dérivé de *bat*, *Etxebakoitz* (en Soule) “maison isolée, à l’écart”, peut nous donner une idée.

Le troisième obstacle tient à la grande rareté des numéraux en toponymie basque ancienne, telle que tout toponyme expliqué par un numéral peut sembler suspect. Il est aujourd’hui certain qu’il n’y a pas *bi* dans *Biarritz*, écrit du reste *be-* dans les textes les plus anciens, ni dans les formes *Bigor/Bigur* qui procèdent toutes de romanisations phonétiques et graphiques de *Baigorri*, forme attestée depuis le XI^e siècle. Il est en revanche difficile de récuser le nombre dans de rares noms comme *Irursagarreta* (“lieu des trois pommiers”, non localisé, 1350), et *Laurhibar* (“quatre vallées”) aujourd’hui hydronyme, mais attesté comme nom de maison-hôpital à Mendive (Cize) au début du XV^e siècle. Selon L. Michelena *bi* pourrait apparaître comme post-posé dans *Urbietia* “lieu des deux eaux” (*Apellidoa Vascos* p. 73). La difficulté, de ce point de vue, serait levée si l’on admet que *-ika* pourrait avoir une valeur qualificative de toutes façons nécessaire pour admettre l’emploi de ce terme avec un nom comme *etxe*.

Il est probable qu’il faudrait aussi rapprocher des noms en *-ika* des toponymes terminés par *-ka*; encore que l’absence de tout *k-* initial dans le lexique basque ancien, et particulièrement en toponymie ancienne (trait linguistique que la langue moderne a de plus en plus tendance à oublier sous l’influence des lexiques romans), nous fasse douter que le numéral lui-même ait pu être **ka* (mais l’on dit bien par expressivité “eztu ka erraiten”: “il ne dit absolument rien”, etc..., selon des habitudes qui paraissent anciennes et bien ancrées), comme le propose aussi Yu. Vl. Zytzar. Comme d’autre part il y a en toponymie des dérivés en *-ka*, avec d’autres valeurs (comme les mots *mehaka* “défilé” et *ateka* “passage” respectivement dérivés de *mehe* “étroit” ou peut-être *mena* “mine” et *ate* “porte”), nous nous abstenons ici de tout rapprochement des noms terminés en *-ika* et en *-ka*.

Nous évoquerons plus loin le problème particulier de *-n-* dans *-nika*.

Les noms du Nord des Pyrénées avec la terminaison *-ika* sont pratiquement inexistantes à l’exception de *Etxenika*. Le plus répandu, et pratiquement

localisé en Soule, est *Karrika* avec ses composés, sonorisé en *Garrika* dans quelques graphies bas-navarraises du XIV^e siècle. Il s'agit d'un pur romanisme issu du verbe latin *carricare* "transporter" selon G. Rohlfs, ayant pris le sens de "rue". Le nom *Etxenika* reste donc seul de sa catégorie dans les provinces du Nord, si l'on excepte peut-être *Azkarriga*, hydronyme signalé par P. Raymond dans son *Dictionnaire topographique*, et qui doit être, comme la plupart des hydronymes basques, le nom d'un lieu-dit traversé ou longé par le cours d'eau: ici un lieu planté d'érables (*azkar*), donc difficile à classer avec les noms de maisons médiévales que nous analysons. La vélaire sonore de la terminaison, attestée aussi dans plusieurs noms méridionaux (*Alboniga*, *Zeniga*, *Zuñiga*...) fait difficulté, et invite à un rapprochement avec le suffixe locatif très répandu *-aga*, particulièrement abondant avec des noms végétaux (*Ametzaga*, *Haritzaga*, *Intzaurraga*...). Bien qu'une sonorisation de *-ika* ne soit pas non plus à exclure, nous ne traiterons pas de cette série de noms en *-iga*.

Les noms en *-ika* sont au contraire nombreux au sud des Pyrénées et ils ont depuis longtemps attiré l'attention des linguistes et toponymistes d'outre-Pyrénées, comme l'attestent les travaux de J. Garate ("Sufijos locativos", *RIEV* 1930), J. Caro Baroja (*Materiales para una historia de la lengua en su relación con la lutina*), J. A. Mugica (*Apellidos vascos en Ibèria*), L. Michelena (*Apellidos Vascos*), pour ne citer que ces oeuvres parmi bien d'autres (listes de L. de Eleizalde, études sur les suffixes et les toponymes basques de I. López Mendizabal etc...).

Beaucoup sont d'interprétation difficile, et nous ne citons ici que ceux dont le terme initial paraît correspondre à un lexème basque connu. On peut les ranger en deux séries: ceux qui semblent construits sur un thème botanique, comme *Azkarriga* précédemment cité, et ceux dont le thème est moins spécifique ou pourrait en un sens s'apparenter à *etxe* de *Etxenika*.

Dans la première, nous trouvons *Artika* (sur *arte* ou *arta* "chêne-vert, buisson", plutôt que sur *arte* "intermédiaire, espace entre deux choses", qui ne paraît en général qu'en composition et en second terme comme dans *Iriarte*), *Gabika* (*gabi* "airelle", ou peut-être *gaba* "torrent, gave" qui demanderait de le classer autrement), *Gorozika* (*gorotz* forme à suffixe collectif de *goro* "houx", comme *ira/iratz*), *Zarika* (*zaro* "pré" ou *sara/xara* "bosquet"). etc. On peut rapprocher de cette série des termes non végétaux admettant comme eux l'idée de collectif ou d'abondance: ainsi *lagar* ou *lakar* "gravier" dans *Lekerika*.

D'autres noms n'admettent pas ces valeurs, et impliquent toujours une certaine unicité de l'objet en référence, et seraient ainsi à rapprocher de *Etxenika*: *Altika* (*alde* "région, versant", *alte* dans les toponymes souletins aussi), *Garnika* ou *Gernika* (*garr-*, oronyme très répandu en toponymie pré-indo-européenne, y compris basque), l'un des rares noms à présenter une nasale comme *Etxenika*, *Larrika* (*larre* "lande"), *Lezika* (*leze* "gouffre"), *Mendeika* (*mendi* "montagne" paraît le radical le plus proche), *Menika* (*mena* forme

ancienne et surtout meridionale de *mina* “mine”) *Mugika* (*muga* “talus, limite”), *Ordorika* (nom difficile, mais où le premier terme paraît être l’archaïque basco-aquitain *urd-* “plateau, terrain plat”, base de très nombreux toponymes et du terme *ordoki*, utilisé en toponymie médiévale), *Zabaldika* (*zabal* “vaste, plat, plateau”), *Zulaika* (*zulo* forme méridionale et ancienne de *zilo* “trou, cavité”, qui semble avoir ici la forme régulière en composition *zula-*).

Les explications que nous venons de proposer ne sont qu’hypothétiques et tout au plus vraisemblables, car nous n’avons pu ni vérifier les graphies médiévales ni contrôler la topographie des lieux nommés. Il est néanmoins possible de conclure que l’élément *-ika* s’ajoute à des termes, surtout botaniques, admettant habituellement des suffixes locatifs comme *-aga* ou collectifs et abondanciels comme *-tz* ou *-atzu*, et à des termes qui, comme *etxe* admettent les locatifs (encore que *Etxeaga* soit inconnu sauf erreur) mais excluent les collectifs et fréquentatifs. On peut aisément concevoir que si *-ika* n’est pas un suffixe, mais a par exemple la valeur plus ou moins nettement qualificative d’un ancien numéral, cette distinction perd de sa pertinence sans néanmoins pouvoir être exclue: un objet unique (maison, élément de relief etc.) se conçoit plus aisément comme écarté ou séparé d’autre chose qu’une plantation.

Les commentateurs ont vu habituellement, dans ces toponymes surtout localisés en Alava et Bizcaye comme le rappelle L. Michelena (*Apellidos Vascos* p. 103), zones de tout temps soumises à de fortes influences linguistiques indo-européennes, un suffixe *-ika*, pouvant prendre des formes variables. J. Caro Baroja, se référant aux noms cités par J. Garate, cite ce suffixe et les formes *-ca*, *-aca* et *-iga*, en les rattachant au très commun locatif *-aga*, qui peut, selon lui, procéder de *-acus*, *-aca*, suffixes gaulois latinisés formant des toponymes avec des noms de personnes (*Materiales...* p. 203-205). L’obstacle à cette identification est double: phonétique d’abord, puisque la toponymie ancienne offre de nombreux suffixes et terminaisons qui ont toujours conservé la vélaire sourde (*-oki*, *-ki*, *-ko*, *-ka*) alors que *-aga* apparaît toujours avec vélaire sonore; sémantique, puisque tous les noms avec *-aga* ont des bases lexicales toponymiques, jamais anthroponymiques. Si l’obstacle de la vélaire sonore n’existe pas pour *-ika*, celui du sens reste entier, puisque les bases sont, au moins pour beaucoup de noms et spécialement pour *Etxenika*, non anthroponymiques.

L. Michelena, récusant le rapport au mot *ika*, *ik(h)e* “côte raide”, cite les explications données à ce suffixe par Garibay dès le XVI^e siècle, qui y voyait un sens fréquentatif, inacceptable comme nous venons de le voir pour toute une série de noms, et spécialement *Etxenika*, rappelle que G. Bahr le tenait pour étranger au basque et le rapprochait de *-aka*, et que Gorostiaga, pour qui *-ika* peut résulter d’un plus ancien *-iaka*, se réfère au suffixe celtique gaulois *-aka*: *-aka*, *-eka* et *-ika* ne seraient que les variantes d’un même suffixe (*Apellidos Vascos* p. 81 et 103).

3. LE NOM ETXENIKA

Plusieurs raisons nous incitent, cependant, à rechercher une autre explication pour le nom de maison *Etxenika*: le fait que son extension territoriale le met à part par rapport aux noms localisés en Alava et Biscaye; la relative rareté des éléments proprement celtiques sûrement identifiables dans notre ancienne toponymie, et le doute que nous a personnellement exprimé à plusieurs reprises le regretté Pierre Lafitte quant à la terminaison celtique de ce nom; son absence, au nord des Pyrénées, dans le territoire où la toponymie médiévale semble avoir été la plus perméable aux influences indo-européennes, la Soule; la particularité topographique qui semble liée aux maisons anciennes de ce nom.

Si la valeur sémantique de *-ika* peut être déduite de celle de *bat*, et de ses dérivés comme *bakun*, *bakar*, *bakoitz*, et aussi, par comparaison, des valeurs d'adjectif du latin correspondant *unus* comme "seul, le seul, le dernier", il reste, pour identifier la terminaison de *Etxenika* à l'archaïque **ika*, une difficulté considérable: la nasale qui suit le terme initial *etxe* "maison" (lui tout à fait incontestable), ou qui sert de liaison entre ce terme et l'éventuel *-ika*.

Normalement, et au vu des exemples comme *Mendeika*, *Zulaika*, on pourrait penser que la suite *etxe + ika* devrait ou se maintenir sous cette forme *etxeika*, ou bien se réduire à *etxeka* ou *etxika*, comme *Altika*, *Larrika*, *Lezika*, *Menika*. Mais le maintien intégral du mot *etxe*, du reste général en toponymie, s'explique aussi pour des raisons évidentes, à la fois culturelles (il n'est pas besoin de rappeler l'importance fondamentale de la notion de "maison", c'est à dire "domaine rural avec sa maison" pendant des siècles) et pratiques (reconnaissance immédiate de la désignation de la maison elle-même, et non d'un élément topographique de son site ou de son domaine). En ce cas, si l'on exclut une quelconque valeur syntaxique à *-n-* (soit un locatif ancien du type *etxen* "dans la maison", inconcevable, soit la réduction d'un génitif indéfini de même forme, qui l'est tout autant), et si l'on postule aussi que l'intelligence du toponyme exige le maintien également intégral du numéral-qualificatif *-ika*, la nasale intermédiaire ne peut être qu'un phonème de liaison, de fonction apparemment anti-hiatique.

La morphologie des noms en *-ika* paraît assez variée pour exiger beaucoup de prudence dans l'analyse. Notons d'abord que si *-k-*, *-t-* et même *-l-* sont bien identifiés comme phonèmes d'épenthèse en composition (cf. Azkue, *Morfología vasca*, p. 51), abondamment illustrés en toponymie (*Ametzketeta*, *Haritztegi*, *Behorlegi*, etc.), la nasale n'apparaît en revanche que dans de rares noms: *Gernika*, *Abornika*, *Menika* (où elle fait partie de *mena* selon toute apparence), et quelques noms en *-iga* que nous avons exclus de notre analyse. Les autres noms présentent soit un hiatus (*Mendeika*, *Zulaika*), soit la chute de la dernière voyelle organique (*larre*, *leze*, *muga*, *mena*), soit encore une autre consonne apparemment épenthétique: peut-être *-r-* dans *Langarika*, *Ordo-*

rika, plus sûrement *-d-* dans *Zabaldika* (de *zabal*), ainsi que dans une série où la suite *-nd-* n'est peut-être pas toujours lexicale (*Barandika*, *Endika*, *Gendika*, *Gerendika*, *Legendika*), enfin *-l-* dans *Baztelika*, où le radical semble le même terme qui a donné le nom du *Baztan* (distinct de *bazter* "côte" qui doit faire plutôt *Bazterrika*).

Or cette série de consonnes apicales, de même point d'articulation, *r* (vibrante), *d* (dentale), *l* (latérale), *n* (nasale), présente en toponymie ancienne de remarquables alternances. Celle de *n/r* est très connue dans les composés de *jaun/jaur* "seigneur" (*Jauregi*), *oihan/oihar* "forêt" (les formes *Oihanarte* et *Oihararte* alternent au Moyen Age) etc. Celle de *n/l* est aussi très bien illustrée tant devant consonne qu'entre voyelles par les graphies du XIV^e siècle *Aintzinetxe/Eltzinetxe*, *Intzaur.../Iltzaur...*, *Itzaletxe/Iltzanetxe*. La confusion de *-r-* et *-d-* a abouti aux formes modernes *Idiart/Idiarte* issues de *Iriarte*. Les échanges entre *-r-* et *-l-* sont trop connus pour être rappelés, et ils étaient pratiqués au Moyen Age (*Azarola/Azalola* par exemple).

Il ne nous paraît donc pas exagérément imprudent de voir, en toponymie ancienne, une certaine équivalence de fonctionnement de toutes ces consonnes apicales en position interne, et notamment entre voyelles, et, éventuellement, au moins pour les noms en *-ika*, en épenthèse de composition, d'où, peut-être les séries de noms en *-dika*, *-lika*, *-rika*, *-nika*. Dans ces conditions, le nom *Etxenika* pourrait avoir, sans invraisemblance, le sens de "maison seule, séparée, à l'écart", ce qui donnerait en latin, curieuse coïncidence, la traduction "domus unica"!

Le dernier point de cette analyse consistera à vérifier la topographie des maisons médiévales de ce nom situées au Nord des Pyrénées. Or les observations que nous avons faites semblent appuyer l'hypothèse que nous venons de présenter.

Il ne serait pas indifférent à notre propos de fixer d'abord l'époque d'invention des noms de maisons, ce qu'il est impossible de faire aujourd'hui avec quelque précision. Au X^e et davantage au XI^e siècle, les documents navarraïss offrent déjà des toponymes construits sur le même modèle que ceux qui apparaîtront plus tard en grand nombre comme noms de maisons aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles. Nous avons proposé, dans notre thèse sur les maisons médiévales basques au Nord des Pyrénées, l'idée que ce XI^e siècle, époque où l'organisation des provinces basques sous l'autorité des rois de Navarre est parachevée, dut être le seuil ultime pour la création des noms des maisons de fondation ancienne. Mais l'invention des noms peut et même vraisemblablement doit remonter au-delà de ce seuil, en un processus qui dut être étendu dans le temps, puisque les noms de maisons paraissent refléter plusieurs "couches" linguistiques. Peut donc dire que la langue basque conservée dans ces noms les plus anciens n'est pas postérieure au XI^e siècle, sans

plus de précision. C'était en tout cas, dans notre hypothèse, un temps où le numéral archaïque + ika s'employait encore au moins avec des valeurs d'adjectif

Le statut des maisons nommées *Etxenika* n'interdit en rien de considérer ce nom comme faisant partie des toponymes les plus anciens: on le trouve en effet porté par des maisons nobles et franches, catégories dont l'ancienneté (sauf lettres datées d'anoblissement et d'affranchissement qui n'existent pas ici pour ces époques) est la plus certaine dans tous les cas, et aussi par des maisons fivatières dans la vallée de Baigorri et à Espelette en Labourd (celle-ci seulement documentée au XVI^e siècle), où l'organisation féodale ou para-féodale (vicomté de Baigorri, seigneurie d'Espelette) par ailleurs exceptionnelle en Basse-Navarre et Labourd remonte au moins à cette même période du XI^e siècle. Encore peut-on penser que si les vicomtés du Nord des Pyrénées apparaissent à l'époque de Sanche le Grand, elles furent fixées sur des structures probablement antérieures.

Les maisons de Soroeta et Bursoritz à Irouléguy (vallée de Baigorri)

Menant d'Uhart-Cize à Baigorri, la route (D. 1.5) laisse sur la gauche le chemin d'Anhau avant de traverser le hameau de *Soroeta*, qui avait déjà une quinzaine de maisons au Moyen Age et qui a conservé sa chapelle avec des vestiges romans. Sept de ces maisons étaient fivatières du vicomte (comme une centaine dans toute la vallée) dont *Etxenika*, et à peu près autant de la Salle du lieu ou *Jauregi*, qui se dresse sur une motte à proximité du hameau; il y avait au moins une deuxième maison noble, *Gildeg*, située au centre du hameau. Le route sépare ce hameau, groupé sur la droite, d'une seule maison située sur la gauche, qui est justement *Etxenika*. Comme la maison la plus proche, *Etxeberria*, n'est pas mentionnée au Moyen Age (son nom correspondrait alors à une fondation tardive), l'isolement relatif, car la séparation n'est que de quelques dizaines de mètres, était encore plus prononcé autrefois. Cette maison admet donc très bien l'appellation de "maison à l'écart, isolée", ce qui en d'autres lieux, pouvait aussi s'exprimer par les noms *Etxebazter* ou *Etxebakoitz*.

Un peu plus loin, à mi-chemin entre le hameau de Soroeta et celui d'Irouléguy, à droite de la route, se trouve le petit écart dit *Bursoritz*: le nom semble composé de *buru* "extrémité" et *soro*, radical de *Soroeta*. La maison noble et probablement unique qui se trouvait là était dénommée *Etxenika de Bursoritz* (1366, 1413) ou *Bursoritz* tout court (1350). La notion d'écart et d'isolement contenue dans le nom *Etxenika* formerait une sorte de pléonasme avec le terme *buru* qui semble présent dans *Bursoritz*: ce serait en quelque sorte "la maison à l'écart de l'extrémité du lieu de près". La notion de limite se justifie par ailleurs du fait que cette maison a été édifée non sur les terrains à peine ondulés de la vallée comme celle de Soroeta, mais en hauteur, position privilégiée des maisons nobles (et aussi de beaucoup d'autres), sur les premières élévations de la montagne du Jara.

Et xenika de Bildarraitz à Ayherre (Arbéroue)

Si la vallée de Baigorri est la plus fermée et toponymiquement la plus archaïque ou la moins romanisée, celle d'Arbéroue s'ouvre sur le Labourd. Le petit hameau de Bildarraitz (quatre maisons en 1350, un petit oratoire perpétuant un ancien lieu de culte) est dans un écart considérable par rapport à Ayherre: ceci inviterait à penser que le premier domaine fut cet Et xenika, mais comme le hameau a un conseil indépendant en 1350, il faut peut-être écarter cette hypothèse. La maison *Et xenika* est ici une maison franche comme presque toutes celles d'Arbéroue, c'est à dire qu'elle n'a pas rang de noblesse sans être pour autant assujettie en quoi que ce soit, sinon aux charges annuelles votées par les Etats Généraux ou Cortes; ces "seigneurs sans noblesse" sont caractéristiques des territoires aquitains peu féodalisés. Par rapport aux maisons médiévales voisines *Iriarte* et *Agerre*, l'écart n'est marqué ici aussi que pas la route à gauche de laquelle on la trouve en allant vers Ayherre ou Mendionde, à moins qu'il ne faille prendre en compte le fait que c'est le dernier domaine de l'Arbéroue (et de la Basse-Navarre) à la limite de Mendionde et du Labourd.

Et xenika à Iriberry dans la vallée d'Ossès

Le nom du quartier *d'Iriberry*, le plus petit de la vallée avec seulement cinq maisons au XIV^e siècle, indique une fondation antérieure aux documents historiques, puisque les plus anciens, du milieu du XII^e siècle, le donnent déjà dans la traduction gasconne (habitude dans les textes administratifs civils ou ecclésiastiques) *Bielenabe*. La maison *Et xenika*, franche comme la plupart de celles de la vallée, citée encore au XV^e siècle, a malheureusement changé de nom (aucun domaine médiéval sauf *Iriarte* n'ayant disparu). Il faut donc la chercher parmi les noms à base anthroponymique, en général fondations de cadets d'époque post-médiévale, toutes situées à la périphérie, celles du hameau groupé ayant au contraire gardé leur ancien toponyme. On trouve ainsi d'un côté *Bilenabena* (du nom gasconnisé d'un notaire "de Villeneuve" qui l'avait faite au XVII^e siècle en prenant le nom du quartier), première et seule maison à gauche en montant par l'actuelle route. Ensuite, après le groupement constitué par *Arroki* (non recensé au Moyen Age), *Et xebarren*, *Iriberrigarai*, *Iriarte* et *Et xegoien*, deux maisons avec domaine rural situées sur la route qui va au quartier d'Ugartzan et sur le côté opposé au quartier peuvent être aussi l'ancien *Et xenika*: *Bixagorri* (probablement issu d'un surnom "barbe rouge"), et plus sûrement *Sistorena* (prénom Sixte). Curieusement, il se trouve que seule une de ces maisons à l'écart du hameau pourrait, ici encore, avoir porté le nom *d'Et xenika*.

Et xenika d'Espelette en Labourd

Parmi les maisons de ce nom en Labourd, plusieurs sont probablement médiévales. Mais les recensements pour cette province ne nous sont que

rarement parvenus, et seule celle d'Espelette est nommée par E. Goyheneche comme citée au XVI^e siècle, ce qui fait penser qu'elle existait bien avant. Elle devait être fivatière du seigneur, car l'enquête ordonnée par le roi-duc Edouard en 1311 signale que le seigneur d'Espelette est l'un des trois seigneurs labourdins qui possèdent leur propre paroisse. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que les habitants d'Espelette s'affranchiront totalement en rachetant leurs droits seigneuriaux. La maison *Etxenika*, située au quartier de *Basaburu* ("limite de la forêt") sur une hauteur et isolée des maisons voisines, admet particulièrement bien (et encore davantage à une époque où les maisons étaient peu nombreuses) le nom de "maison à l'écart". Il faut cependant relativiser la valeur d'une telle dénomination: d'une part les domaines écartés, extrêmement nombreux au Nord des Pyrénées où les groupements de maisons sont petits ou même par endroits inexistant dans l'habitat ancien (ce qui fait douter qu'il y ait eu ici des conditions historiques particulières ayant rendu nécessaire le groupement d'habitat, comme dans d'autres régions), portent le plus souvent des noms autres *qu'Etxenika*, dont le nombre total est tout de même très restreint; d'autre part les notions d'écart ou de relief qui motivent les toponymes les plus anciens sont parfois, et même le plus souvent, presque imperceptibles à un regard superficiel, comme l'attestent de nombreuses maisons (et domaines) de tout temps nommées *Mendi* ou avec ce terme en composition, "montagne", *Bizkai* ("hauteur"), ou *Urruti* ("de l'autre côté" en toponymie médiévale).

Aucune des raisons que nous avons avancées dans cette analyse ne nous assure fermement que le toponyme médiéval *Etxenika* est bien construit sur les vestiges de l'ancien numéral basque **ika* et a eu le sens que nous lui prêtons. Du moins nous semble-t-il que rien ne s'oppose non plus absolument, ni dans l'ordre linguistique ni dans la vraisemblance toponymique, à ce qu'il en soit ainsi, et à ce que les plus anciennes maisons ainsi nommées aient été à une époque où l'ancien numéral, peut-être déjà restreint à un rôle de qualifiant, était encore utilisé sur l'ensemble du territoire linguistique, à l'exception (mais il n'y a pas de lieu recensé d'une manière vraiment exhaustive au Moyen Age, sinon peut-être en Basse-Navarre) du territoire souletin.